



Nécrologie

EUGÈNE VAUCHEY

Nous avons fait part en dernière heure dans notre dernier Bulletin du décès d'Eugène Vauchey. Nous publions ci-après le texte de l'Allocution prononcée à ses funérailles par M. le Président Lapierre.

C'est au nom du Conseil de Perfectionnement de l'Ecole de Tissage et en l'absence de M. le Président Brochier, en mission aux Etats-Unis ; au nom aussi de

l'Association des Anciens Elèves de cette Ecole, que je viens aujourd'hui apporter un dernier hommage à celui qui fut notre collègue et notre ami.

Ce n'est pas la première fois, hélas ! que, en raison de mes fonctions, je suis appelé à remplir ce pieux devoir, mais jamais autant qu'aujourd'hui, je n'ai ressenti une telle émotion, car Vauchey était mon meilleur ami. J'avais plaisir à bavarder avec lui, lorsque nos loisirs le permettaient. Sa conversation était pleine de charme et on ne se lassait jamais de l'écouter. J'ai été, je crois, le dernier visiteur qu'il ait reçu quelques heures avant sa mort. Aussi le destin qui l'a frappé si brutalement nous laisse encore tout bouleversés, au point que nous nous demandons si les heures que nous vivons ne sont pas un affreux cauchemar.

La carrière d'E. Vauchey s'identifie avec l'histoire de la Fabrique lyonnaise depuis trois quarts de siècle, de cette grande famille de la soierie à laquelle il appartenait par sa naissance et qu'il a servie jusqu'au dernier jour avec une compétence et un dévouement à toute épreuve.

Né en 1876, sur les pentes de cette vieille Croix-Rousse à laquelle il est resté fidèle et qui va bientôt recevoir sa dépuille mortelle, il fit des études dans notre vieille Ecole de la place Belfort.

Apprenti, puis ouvrier chez son père, Louis Vauchey, qui devait mourir jeune, il prenait en 1902 sa succession à la tête de sa Maison ; et tout au long d'une carrière bien remplie, il a persévéré dans la voie du travail, de l'honneur et de la probité que son père lui avait tracée.

En octobre 1893, il fondait avec trente de ses jeunes camarades d'étude, la Société des A. E. de l'Ecole Municipale de Tissage, institution toujours vivante qui groupe aujourd'hui l'élite de la Fabrique lyonnaise.

Il était le dernier survivant de cette phalange qui comportait des hommes de toutes conditions sociales. Il y avait des ouvriers tisseurs, gareurs, dessinateurs, liseurs, des employés, des chefs de service dont plusieurs sont devenus de grands industriels.

C'est donc notre doyen que nous conduisons au tombeau ; c'est pourquoi notre douleur est immense.

En fondant notre Association, ses camarades et lui avaient voulu grouper des hommes venus de tous les points de l'horizon social, à la condition qu'ils soient animés du même idéal : Servir une profession qu'ils avaient librement choisie. Et dans cette fusion des origines et des classes, ils avaient vu surtout le moyen de réaliser une union féconde et travailler à la paix sociale.

Nous qui avons reçu le flambeau qu'ils nous ont passé, nous nous efforçons de rester fidèles à cette tradition, et la sympathie que Vauchey nous a toujours témoignée jusqu'à son dernier jour nous a prouvé que nous sommes bien toujours fidèles à leur pensée.

Ses qualités professionnelles et son dévouement à la cause de l'apprentissage l'avaient fait appeler, en 1929, au Conseil de Perfectionnement de l'Ecole de Tissage. Chaque année, il faisait partie des jurys d'examen pour les concours de fin d'année et pour la nomination des professeurs. Il apportait dans l'exercice de ses fonctions la cordialité et le clair bon sens qui étaient la base même de son caractère.

En même temps, ses confrères l'avaient porté à la Présidence du Syndicat des liseurs.

En 1938 enfin, il était élu Juge au Tribunal de Commerce de notre ville et devenait peu après Président de Chambre.

Il devait remplir ces lourdes charges jusqu'en 1947, date à laquelle une première attaque d'hémiplégie vint lui imposer une demi-retraite dont il souffrait moralement beaucoup, car elle était incompatible avec son besoin de travail et de dévouement.

Il avait voulu être un bon Patron, non point dans ce que ce mot peut comporter de paternalisme humiliant, mais dans toute l'acception du terme. Il avait pour son personnel et pour ses associés qu'il avait lui-même choisis et formés, la considération et le respect dus à des collaborateurs fidèles et loyaux.

Vauchey était un modeste. Les honneurs ne l'attiraient point et, pourtant, combien il en était digne. Tout en le lui reprochant amicalement, nous l'en estimions davantage. Il était resté, il voulait être le technicien, le chef d'entreprise.

Il était aussi simple et généreux. Son cœur était sensible à toutes les infortunes. Il faisait le bien sans bruit et sans ostentation. Il était toujours prêt à rendre quelques services à son prochain : je puis en apporter le témoignage et si tous ceux qu'il a obligés étaient ici rassemblés, ce parvis ne suffirait pas à les contenir tous.

La franchise, la droiture, la probité qui se lisaient dans ses yeux, clairs et vifs, constituaient le fond même de son caractère. C'était en résumé, et je pèse bien mes mots, une des consciences les plus droites que j'ai jamais connues.

Voilà pourquoi, nous, ses amis, nous l'admirions et nous l'aimions. Voilà pourquoi cet homme de bien est toujours vivant dans nos cœurs.

Il n'est pas de ceux qu'on peut oublier. Il faut bien que ce qu'il a bâti subsiste ; il faut bien que son œuvre demeure.

On a dit, et c'est vrai, qu'on n'honore pas les morts en s'arrêtant au bord du tombeau pour gémir et pour pleurer.

On les honore en restant fidèle à leur souvenir, en s'inspirant de leurs leçons et de leur exemple, en suivant le sillon qu'ils ont creusé.

Dans l'éternité où il entre aujourd'hui, Vauchey trouvera, j'en suis sûr, la récompense de ses vertus.

Puisse cette certitude atténuer l'immense douleur de M^{me} Louis Vauchey, sa mère, que son grand âge n'a pas permis d'assister aux obsèques de son fils ;

de M^{lle} Vauchey, sa sœur, et de toute sa famille, devant qui je m'incline avec respect. Que les sympathies qui leur ont été témoignées soient pour eux et pour elles, le baume qui console sans, hélas ! faire oublier.

Et Vous, mon cher et vieil Ami, reposez en paix. Je vous ai vu sur votre lit de mort, le visage empreint d'une parfaite sérénité. Et c'est bien ainsi que vous avez le droit de dormir votre dernier sommeil.

Car vous avez été le bon artisan d'une belle œuvre. Comme ces maîtres-ouvriers du temps jadis, vous lui avez consacré votre vie. Vous avez honoré votre métier et votre pays. Vous avez noblement accompli votre tâche.

Nous, vos survivants, conservons pieusement le souvenir de votre mémoire. Nous nous efforcerons de suivre la voie que vous avez tracée.

Au nom de vos Amis, au nom de tous ceux qui vous ont connu et qui vous ont aimé, je vous adresse un dernier et suprême adieu.

NOUS RAPPELONS A NOS SOCIETAIRES

nos

PERMANENCES

les MARDI, de 18 à 19 heures

et SAMEDI, de 14 h. 30 à 18 heures

pour tout ce qui concerne les services de l'Association

Le Président reçoit les 1^{er} et 3^e samedis de chaque mois